



Adrienne DURAND-TULLOU

Institutrice

Membre de la Société de Mythologie Française

La Légende
d'Irène de Rogues

ou

Légende des trois Ermites

Préface de M. BARNOUD

Inspecteur de l'Enseignement Primaire

Illustrations de Jehan-Paul GAUJAC

Lauréat des Beaux Arts de Montpellier et Paris

Bibliothèque Pédagogique du Vigan

1951



CENTRE d'ANTHROPOLOGIE
RELIGIEUSE EUROPEENNE

B.L. Nimes

13

Adrienne DURAND-TULLOU

Institutrice

Membre de la Société de Mythologie Française

La Légende
d'Irène de Rogues

OU

Légende des trois Ermites

Préface de M. BARNOUD

Inspecteur de l'Enseignement Primaire

Illustrations de Jehan-Paul GAUJAC

Lauréat des Beaux Arts de Montpellier et Paris

Bibliothèque Pédagogique du Vigan

1951

[n^o. 1245]

LA LÉGENDE
d'IRÈNE DE ROGUES
OU
Légende des trois Ermites

PRÉFACE

Lors d'une visite, j'avais fait part à Madame Durand-Tullou de l'intérêt que présentaient pour nos classes ses recherches sur la légende d'Irène de Rogues et je lui exprimai le désir d'en voir figurer le résultat à la Bibliothèque Pédagogique.

Voilà qui est fait.

J'en remercie vivement Madame Durand-Tullou.

Par sa conception mystique de l'amour inséparable de la mort, conception chère aux troubadours, la légende d'Irène de Rogues s'apparente au mythe de Tristan et Yseult.

Le dépouillement de la mort, en conservant à l'amour sa pureté, lui donne comme une éternelle jeunesse, une puissance infinie d'évasion.

Le poids du destin réapparaît, semble-t-il, dans la chevauchée parallèle des trois frères vers le château de Rogues où se nouera leur commune aventure.

Tout au long de la légende, les aspirations des hommes et la poésie du sol vont se mêlant. La beauté de cet accord est au terme quand les aspirations des hommes rejoignent l'altière poésie du cadre cévenol jusqu'à faire de ce cadre un symbole et un témoin de l'histoire des hommes.

En évoquant les rumeurs qui montent du parvis de la cathédrale de Clermont à la veille de la première croisade, Madame Durand-Tullou fait la part de l'humain. Mais comme

il faut lui savoir gré d'avoir également songé à mêler la caresse des amélanchiers, au rêve qui emporte le seigneur d'Esparon vers le château de Rogues et d'avoir mis dans le sourire de la douce Irène comme un reflet de la méditation du Causse.

Les élèves de l'école de Rogues ont participé par leurs recherches, à la reconstitution du texte que l'on va lire. C'est dire tout le profit qu'on a pu en tirer pour l'esprit, pour l'élargissement des connaissances, pour la compréhension des hommes et du sol.

Certains pédagogues savants s'interrogent sur la nécessité de choisir entre l'étude du « vaste monde » et celle du « milieu local ».

C'est chercher le monde sur la carte alors qu'il est dans l'homme, c'est-à-dire, pour nos classes, dans le maître.

C'est du moins ce que nous montre Madame Durand-Tullou. Et ce n'est pas le moindre de ses mérites.

M. BARNOUD

Inspecteur de l'Enseignement Primaire

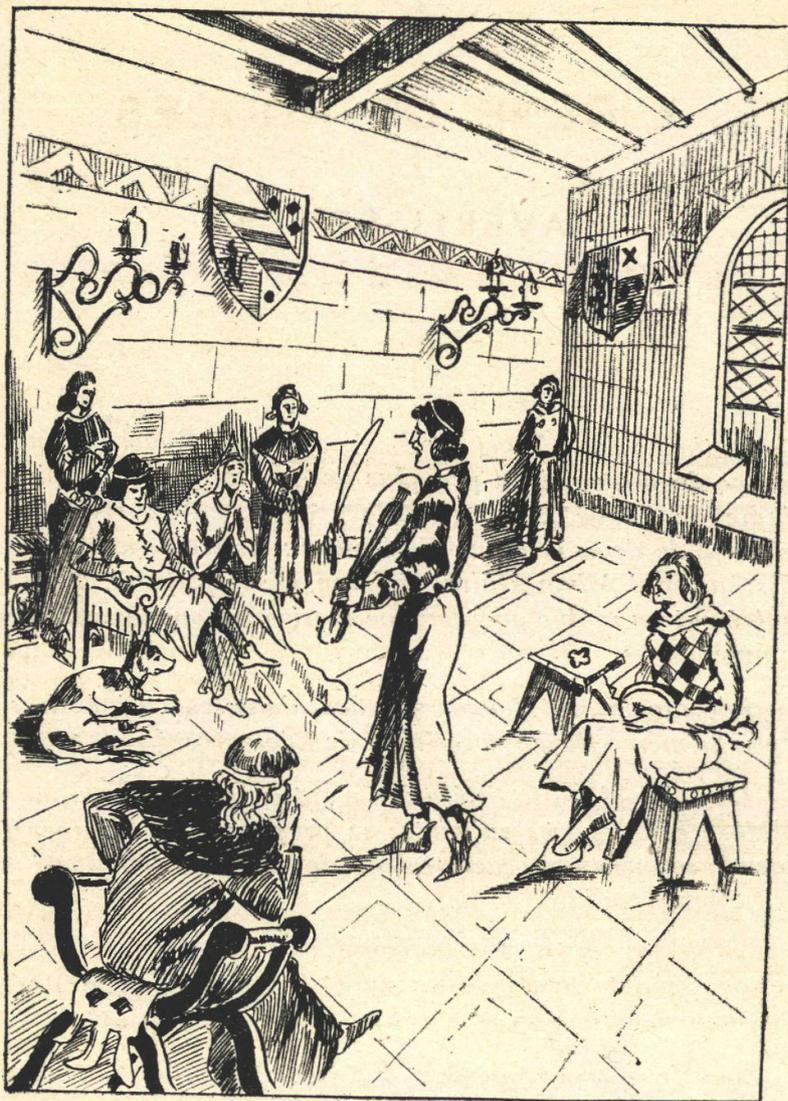
AVERTISSEMENT

Le thème des « Trois Ermites » connu du Rouergue au Languedoc devait, voici un peu plus de cinquante ans, inspirer la plume de l'abbé Buisson. Malheureusement le récit est un mélange de deux versions différentes : les trois chevaliers mis en scène sont Alban, Guiral et Loup. Or le premier appartient seulement au mythe aveyronnais ainsi que nous le verrons aux commentaires.

Récemment, M^e Maurice Chauvet dans ses « Itinéraires » a repris le même thème avec Irène de Bévieures.

La théologie et la littérature n'ont rien de commun avec le folklore et les pages suivantes se proposent de restituer à la légende son véritable caractère de simplicité et de naïveté inhérent à toute tradition orale.

A. D-T.



LA LÉGENDE

d'IRÈNE DE ROGUES

OU

Légende des trois Ermites

INTRODUCTION

Décembre commençait rigoureux cet hiver de l'an 19... Un vent glacial soufflait du Nord, depuis trois jours, inlassablement, comme s'il eut voulu emporter les quelques maisons dont les vieux murs brisaient l'élan de sa course folle à travers le désert caussenard.

Dans la bergerie bien close les « fêdes » dormaient d'un sommeil paisible. A peine si, de temps à autre, l'une d'elles agitait sa cloche en se remuant brusquement, peut-être poursuivie en rêve par le chien du troupeau. Après un dernier coup d'œil à ses hêtes, BATISTOU le vieux pâtre, tira derrière lui le loquet de la porte branlante et s'en fut, la démarche lasse. Revêtu de sa longue huppelande, couleur de fumier et de poussière, BOULOT trottait silencieusement le nez contre la jambe du maître.

Tous deux gagnèrent alors la vaste cuisine où il faisait bon respirer la senteur chaude d'un feu de bois, après la rude caresse de la bise glaciale. BOULOT, à pas tranquilles se dirigea d'un air entendu vers le coin de lâtre où les chats se rotissaient délicieusement à la flamme du brasier. Feignant d'être dérangés de leur sommeil ils esquissèrent une vague protestation, mais bientôt firent place au gardien.

Le remue-ménage qui agitait la gent animale se propagea chez les humains, les chaises se serrèrent un peu plus, puis le silence enveloppa de nouveau toute la maison.

Venu sur le causse alors qu'il était tout enfant BATISTOU avait, aux loues de Saint-Michel, maintes fois changé de « borrie ». Gamin déluré il avait, au contact des anciens, appris nombre de ces légendes et de ces contes dont on peuplait les longues veillées d'hiver, de ces histoires séculaires, tour à tour égratignées ou fleuries, au gré de l'imagination des naïfs diseurs. Les années s'enfuyant il était devenu pareil à ceux qu'il regardait autrefois d'un œil amusé. Maintenant, à son tour, il léguait à de jeunes têtes avides de chimères et de merveilleux, le trésor prodigué par une inlassable mémoire. Ce soir encore il allait satisfaire la curiosité de la fillette assise près de lui en attendant impatiemment le conte promis.

Que le vent hurle dehors, que la flamme meure aux tisons consumés, cela n'importe. Une voix chevrotante et monotone s'élève qui, rapidement, s'animera aux feux de l'histoire passionnante. Nous sommes au XI^e siècle.

I. - 1094

D'un bout à l'autre du Causse et des Cévennes les castels ne manquent point; tous les villages en ont un. De la plaine vous voyez celui de Montdardier dont les clochetons bleus dominent le bois et le village. Celui de Rogues cache sa masse carrée dans son bouquet d'arbres, dernier vestige d'un parc où les troncs plusieurs fois séculaires dressaient, haut vers le ciel, leurs lignes vigoureuses. Depuis huit siècles déjà ils défient les colères de la nature résistant victorieusement à tous les assauts. Perché sur un monticule et adossé à la colline le Castel occupait aux périodes troublées, une place excellente pour surveiller un ennemi toujours prêt à surgir de quelque coin.

Suivant la légende il aurait été bâti sur les ruines d'un autre Castel qui, bien avant le XII^e siècle possédait les alentours et les défendait fréquemment contre les entreprises de voisins belliqueux avides d'ajouter à leurs possessions.

En effet au XI^e siècle les seigneurs passaient leur existence en chevauchées à la tête de leurs vassaux, parfois pillards et bandits de grand chemin, le plus souvent redresseurs de torts, vengeurs des droits méconnus et de l'honneur outragé.

Mais vint un temps où l'Eglise s'alarma d'une pareille ardeur guerrière et en 1041 la Trêve de Dieu mit un terme aux innombrables exploits des seigneurs caussenards et cévenols. Plus d'un rengaina l'épée dans son fourreau avec un soupir de

regret. Tout autour des vastes salles les panoplies se garnirent de glorieux trophées désormais simples objets décoratifs dont la vue ferait battre un peu plus fort le cœur des preux chevaliers qui n'oubliaient pas leur fière devise : Dieu, Roi, Patrie. Oui les armes étincelantes évoqueraient nombre de souvenirs dans les esprits des seigneurs assez heureux pour avoir survécu aux combats meurtriers et Dieu sait s'ils étaient peu nombreux.

En maints castels restaient des veuves pleurant leur époux jusqu'au jour où elles le rejoignaient au tombeau ancestral, laissant de pauvres orphelins aux prises avec la vie. C'est ainsi qu'à Rogues une fillette douce et bonne grandissait seule, n'ayant plus que l'affection de vieux serviteurs dévoués, qui avaient entouré son berceau et guidé ses premiers pas.

Peu à peu Irène devenait une charmante jeune fille au visage mélancolique et prématurément mûrie par la souffrance. Tous les paysans du village aimaient leur maîtresse et s'accordaient pour louer son esprit de justice et de charité. Elle était la Providence de tous les malheureux dont elle secourait les détresses avec un inlassable dévouement.

La renommée de sa piété, de son sentiment de la justice et de la charité, s'étendait à toute la contrée et plus d'un jeune seigneur aurait souhaité lui être présenté, mais son attitude modeste et ses vêtements de deuil montraient qu'elle ne songeait point au mariage.

A ce même moment, au château d'Esparon, gigantesque forteresse dominant la route des invasions sarrazines, le noble et vénéré maître rendait le dernier soupir après une existence chevaleresque, riche en hauts faits d'armes connus de tout le Languedoc.

Après qu'il fut enseveli dans le tombeau familial, la châtelaine se trouva entourée de la tendre sollicitude de ses trois fils, Loup, Guiral et Guilhem. Loup, l'aîné et l'héritier du titre de seigneur d'Esparon, alors âgé de trente ans, était un robuste chevalier auquel ses aïeux avaient légué leur goût du risque et de l'aventure. Guiral, le cadet, de cinq années plus jeune, demeu-

rait des heures entières près de sa mère attentif à satisfaire ses moindres désirs. Le benjamin alliait à une grande agilité équestre, une véritable passion des livres. Tous trois bien que très différents d'aspect et de goûts étaient unis dans une profonde vénération à l'égard de la châtelaine. Une affection sincère jointe au lien du sang les rendait doublement frères et, ni Loup, ni Guiral ne ressentaient la moindre jalousie de la prédilection maternelle pour Guilhem. Bien au contraire ils le traitaient en enfant gâté sans souci de ses vingt-deux ans, d'ailleurs fraîchement révolus.

Plusieurs mois s'étaient écoulés depuis le décès du seigneur d'Esparon et cependant son épouse demeurait plongée dans le plus complet abattement. Un soir enfin, à l'heure où le couvre feu sonnait, installée près de la cheminée où brûlait un énorme tronc de chataignier, elle parut sortir de sa torpeur.

« Mes chers enfants, dit-elle. Dieu a rappelé près de lui votre père bien aimé. Que sa volonté soit faite. Puisse-t-il lui donner la félicité éternelle en récompense de ses vertus. La maison ne peut rester davantage sans maître. Dès demain, Loup, tu seras seigneur d'Esparon et j'espère que tu t'inspireras de l'exemple paternel afin de remplir dignement les devoirs de ta charge.

« La glorieuse lignée des Esparon doit se perpétuer et je demande à Dieu la grâce de vivre encore quelques années pour voir grandir mes petits-fils. Choisis une compagne et prends garde de savoir à qui tu uniras ton nom. Que bientôt une jeune châtelaine apporte dans nos tristes murs, le charme et la gaieté qu'il n'est plus en mon pouvoir d'y faire régner.

« Quant à vous Guiral et Guilhem obéissez à votre frère comme vous avez toujours obéi à votre père et à moi-même. Cherchez une épouse parmi les nobles demoiselles des environs et vous laisserez ainsi, au nouveau seigneur la place qui lui revient ici ».

Les trois frères se regardèrent émus jusqu'aux larmes et tour à tour vinrent silencieusement un genou en terre, baiser la main de leur mère que ce trop long discours avait visiblement

épuisée. Sur un signe ils prirent congé et se retirèrent dans leurs appartements personnels.

Un pareil bouleversement de leur vie dont le calme n'avait été rompu que par le décès du seigneur d'Esparon, les tint éveillés toute la nuit. Le jour blanchissant surprit Loup en proie aux inquiétudes que lui causaient son nouveau titre et la peur de ne pas être agréé par la jeune fille sur laquelle il avait fixé son choix. Ses frères, eux, finirent par goûter un peu de repos, car ni l'un, ni l'autre n'avaient hâte de rien changer à leurs chères habitudes et ils pensaient bien que Loup, absorbé dans la direction du domaine différencierait quelque temps encore la recherche de la future châtelaine d'Esparon. Ce qui les préoccupait tous c'était la faiblesse croissante de leur mère, faiblesse que les premiers beaux jours printaniers ne parvenaient pas à surmonter et ils redoutaient qu'elle ne leur fut prématurément ravie.

Loup désirant au plus vite combler le souhait maternel fit, de grand matin, appeler son fidèle écuyer.

« Selle mon rapide alezan, lui dit-il, et prépare toi à m'accompagner. Dans un instant je serai prêt. Surtout ne dis mot à personne de la chevauchée que nous allons entreprendre. Va et fais vite ».

Un moment après, vêtu avec recherche, Loup d'Esparon enfourcha sa monture, escorté de son écuyer. Englobés dans un tourbillon de poussière, ils disparurent rapidement derrière une colline sans que nul, au château, n'eût remarqué un départ à une heure où les habitants sommeillaient encore.

La matinée était superbe et tout, dans la nature, disait la joie de vivre. Le paysage rude et stérile avait trouvé une parure d'asphodèles blancs et de jonquilles d'or qui adoucissaient un peu sa sauvage grandeur. Lourdes de fleurs, les branches des amélanchiers fouettaient au passage les montures et leurs cavaliers. Le jeune seigneur sourit au renouveau et sentit plus d'assurance monter en lui à mesure qu'il approchait du terme de son voyage.

Enfin le Castel de Rogues, niché dans sa verte parure fraîche éclore s'offrit à sa vue. Il pressa encore la marche de son coursier et bientôt à la grande porte, un genou en terre, l'écuyer annonça la visite de « très haut et très noble seigneur d'Esparon ».

Sur la pelouse, entourée de ses suivantes, Irène de Rogues faisait sa promenade quotidienne et, pour la première fois, ayant abandonné ses vêtements d'orpheline on la vit, non sans surprise dans les brillants atours des châtelaines. C'est ainsi qu'elle apparut à Loup d'Esparon lorsqu'il franchit le seuil de la salle de réception où elle était entrée précipitamment afin d'accueillir le noble chevalier.

D'une voix mal assurée et en termes émus, mais sans inutiles détours, Loup dit à la jeune fille le but de sa visite au castel de Rogues et conclut en la priant de lui faire connaître s'il pouvait partir en emportant un peu d'espoir. Un gracieux sourire et une invitation à revenir fréquemment causèrent à Loup une joie profonde. De retour à Esparon il se rendit auprès de sa mère et lui annonça la réussite du projet qu'il avait formé avec la certitude de son approbation, car bien souvent elle avait loué les vertus sans égales de la noble orpheline. Ils décidèrent de ne rien révéler à Guiral et à Guilhem. Ceux-ci furent seulement pressés par la châtelaine et par leur aîné de se choisir une compagne. Devant une telle instance ils cédèrent et, chacun à son tour, se rendit entouré de mystère, au castel de Rogues.

Quel trouble s'empara d'Irène lorsque les deux jeunes gens lui présentèrent leur requête, avec un profond accent de sincérité. Loup lui avait plu mais Guiral et Guilhem lui offraient la possibilité de demeurer au milieu de ses chers souvenirs, parmi ces paysans qu'elle connaissait et aimait. Pendant plusieurs mois elle s'ingénia à combiner les visites de ses trois chevaliers, de manière à éviter qu'ils ne se rencontrassent et toujours elle leur réservait le même accueil bien de nature à les fortifier dans l'idée que leur souhait serait exaucé. Il leur semblait toutefois que le temps passait sans qu'Irène se décida à

prononcer les paroles impatientement espérées. De crainte de lui déplaire ils se résignaient à attendre.

A l'époque où cette singulière idylle se déroulait sur le cause, la ville de Clermont en Auvergne était le théâtre d'événements historiques. Pierre l'Ermitte, gentilhomme picard devenu moine après la mort de sa compagne avait été en pèlerinage à Jérusalem. De ce voyage il rapportait quelques poignants souvenirs de la situation faite aux Chrétiens par les adeptes du croissant. Une voix s'était élevée du tabernacle lui enjoignant de grouper les chevaliers d'Occident et de les conduire délivrer le Saint Sépulcre. Après avoir baisé le Saint parvis, il jura de prêcher la guerre sainte partout où il passerait.

Le Pape Urbain II l'encouragea et il parcourut, monté sur sa mule, l'Italie, l'Allemagne et la France, clamant aux populations rassemblées sa volonté de délivrer leurs frères d'Orient.

Novembre était arrivé. Une foule immense massée sur le parvis de la cathédrale de Clermont attendait l'heure où le Pape et Pierre l'Ermitte s'adresseraient à elle. A côté des clercs pieds nus, se pressaient les paysans la tête enfouie sous le capuchon grossier et les bourgeois douillettement vêtus. Un grand silence planait sur ce monde lorsque les cloches firent entendre un chant d'allégresse. Le portail s'ouvrit et précédé de diacres Urbain II apparut. D'une voix forte, après avoir donné la bénédiction le pontife montra à tous les assistants qu'ils devaient s'enrôler sous le signe de la croix et aller en Terre-Sainte. Après lui, Pierre l'Ermitte raconta son voyage. Les atrocités des Musulmans arrachèrent des pleurs aux femmes et des cris de colère aux hommes. Enflammés par de vibrants appels et sans souci de ce qu'il fallait abandonner les pauvres gens se déclarèrent prêts à partir et à lutter pour une si noble cause.

Le concile de Clermont devint alors le sujet de tous les entretiens. Chaque région de France eut ses Croisés. Irène savait le projet de Raymond IV comte de Toulouse, lequel voulait enrôler sous sa bannière tous les hommes du Midi et plus d'un seigneur des alentours arborait fièrement l'ample tunique blanche ornée de deux grandes croix rouges.

Son hésitation ne dura pas longtemps et, bientôt, dans tous les castels des environs, on eut la surprise de voir arriver les écuyers d'Irène, porteurs d'un curieux message. Le dimanche suivant, la châtelaine conviait ses amis à un tournoi. Elle précisait que trois chevaliers du plus grand mérite y participeraient et qu'elle accorderait sa main au vainqueur. Connaissant les habitudes de vie solitaire et retirée d'Irène on se demanda quels pouvaient bien être ces trois chevaliers qui allaient se la disputer.

Mais les plus surpris furent encore les intéressés eux-mêmes lorsqu'ils s'entendirent signifier leur participation à un tournoi chacun devant arriver à une heure différente. Confiants en leur habileté ils ne doutaient point que la lutte ne s'achèverait avec leur victoire quelle que puisse être la valeur des adversaires.

Au jour dit, de grand matin, Loup se présenta au castel de Rogues, bardé de fer des pieds à la tête, portant fièrement une lance qui avait déjà terrassé maints adversaires. Guilhem et Guiral furent accueillis successivement par Irène et installés en attendant l'heure de la fête, dans des salles agréablement décorées.

Tous les invités se pressèrent à la grille, qui sur un fier alezan, qui paresseusement bercé en son carrosse. A l'ombre des grands arbres une vaste tente était préparée pour les personnalités les plus marquantes que la châtelaine désignerait pour prendre place auprès d'elle et des chevaliers.

L'étonnement fut général parmi la noble assemblée lorsqu'on remarqua l'absence de l'appareil ordinaire des tournois. Les domestiques très affairés transportaient seulement des bancs et des sièges. Les préparatifs achevés, Irène convia ses amis à la suivre sur le lieu de la fête. Malgré son accueil cordial et souriant elle demeurait visiblement soucieuse. Au moment où le brouhaha se fut apaisé trois chevaliers apparurent le visage dissimulé sous le casque. Toute l'assistance avait les yeux fixés sur ces hommes à l'allure si fière et chacun de se demander quels pouvaient être ces chevaliers.

Dès qu'ils furent assis près d'Irène, elle leur ordonna d'une voix douce et émue de se relever en ouvrant leur casque. Aussitôt Loup reconnut ses frères, ses frères le reconnurent et, tous trois s'embrassèrent en pleurant. A la vue d'un tel spectacle, ne pouvant retenir ses larmes elle résolut de mettre fin à une scène aussi pénible.

« S'il est un souhait dont j'aurais désiré la réalisation c'est bien celui que vous fussiez une seule et même personne afin de n'être pas torturée par la nécessité de choisir entre vous trois qui êtes également dignes et vertueux. Mes amis, allez combattre, pour l'amour de moi, les hérétiques, oppresseurs des chrétiens d'Orient. Celui dont la gloire sera la plus étincelante recevra ma main. Nobles dames, prenez ces robes brodées par mes soins et vous, prêtre, bénissez-les de la bénédiction des croisés ».

Les domestiques soulevèrent alors un léger tapis et les étoffes apparurent, posées sur une table. Après la bénédiction, Irène prit les robes blanches ornées sur le dos et sur la poitrine de grandes croix rouges et en vêtit les chevaliers. La foule fit entendre par deux fois le cri de : « Diex le Volt ».

Loup s'inclina devant Irène en lui disant : « Mes frères et moi jurons de respecter votre décision ». Guiral et Guilhem s'agenouillèrent à leur tour puis ils se mêlèrent au groupe des seigneurs dont la majorité portait aussi la robe symbolique. Un joyeux festin réunit les convives autour d'une table couverte de fleurs et de feuillage en l'honneur des nouveaux croisés.

Le soir tombant ramena les chevaliers au castel d'Esparon. Très inquiète de leur départ si matinal leur mère les attendait à la croisée. Dès qu'elle aperçut des chevaux bondissant à travers les rochers elle quitta son fauteuil pour mieux voir venir ses enfants. Mais soudain déception... Quels sont ces hommes vêtus d'un si étrange costume ? Pourtant ils sont bien escortés de trois écuyers ?... L'incertitude ne se prolonge guère, rapides comme le vent du Nord qui balaie souvent les alentours, ils franchissent le pont-levis et après avoir frappé à la porte de sa chambre, se présentent à ses yeux.

Pendant des jours et des jours la malheureuse mère demeura en proie à une douleur déchirante puis peu à peu son âme chrétienne lui commanda la résignation et plus encore ; elle devait accepter avec joie le projet de ses fils agissant en vrais croyants.

Alors elle voulut seulement qu'ils laissassent partir la misérable troupe conduite par Pierre l'Ermite, Gautier-sans-Avoir et Godescale et ne s'enrôlassent que dans une armée bien équipée. Son instinct maternel l'avertissait du sort tragique que devaient subir, à Nicée, les bandes d'hommes, de femmes et d'enfants, victimes de la trahison de l'empereur Alexis Comnène, et aussi de leur misérable conduite.

En effet plus ils avançaient plus il leur semblait que le but à atteindre s'éloignait et plus leur nombre croissait plus les vivres devenaient rares. Champions d'une cause sacrée ils n'avaient que mépris pour les barbares dont ils pillaient les propriétés afin de se procurer le nécessaire à leur subsistance. Lorsqu'ils parvinrent à Constantinople, Alexis Comnène, instruit de leur triste réputation s'en débarrassa et les fit passer en Asie où les Turcs se chargèrent de les exterminer.

Ce fut dans la troupe de Raymond IV comte de Toulouse que les trois chevaliers d'Esparon s'enrôlèrent. Leur chef connaissait parfaitement la raison pour laquelle ils s'étaient joints à lui qui aurait au retour la délicate mission de désigner à Irène le plus valeureux.

La vieille châtelaine n'avait pu résister à l'hiver et elle était allée rejoindre son époux, bénissant la Providence qui lui permettait de ne pas mourir seule.

Ils partirent pour la Terre Sainte après avoir confié leur domaine à un intendant dévoué et pris, une dernière fois, le chemin du castel de Rogues.



II. - 1111

Jérusalem était délivrée du joug musulman. Godefroy de Bouillon couvert de gloire et acclamé par ses soldats se paraît du titre de « Gardien du Saint Sépulcre ». Mais la croisade avait été meurtrière et des centaines de milliers de cadavres jonchaient les champs de bataille. Un grand nombre de croisés blessés ne pouvaient plus suivre leurs camarades vers de nouveaux combats. Il ne leur restait que la triste alternative soit de mourir de faim là où ils tombaient, soit d'être martyrisés s'ils s'exposaient au voisinage des fanatiques. Ils préféraient revoir la terre de France et pour cela s'embarquaient à bord des navires venant de porter les vivres aux combattants.

Revenus au pays ils demandaient l'hospitalité dans les castels où, en s'accompagnant d'une guitare, ils chantaient l'héroïque épopée de Terre Sainte. Ces troubadours étaient fréquemment accueillis par Irène qui ne manquait pas de les interroger sur ses trois soupirants. C'est ainsi qu'elle apprit leur présence à Nicée, à Antioche, à Jérusalem, et leurs exploits merveilleux.

Cependant les mois s'écoulaient et les croisés étaient depuis longtemps revenus dans leurs foyers, mais des trois frères d'Esparon nulle trace.

Alors Irène fut en proie au remord. Elle se reprocha de les avoir entraînés vers une tragique aventure où ils devaient périr. Elle attendit chaque jour un peu plus affligée et languissante,

un peu moins certaine de jamais les revoir. Lorsque l'automne alluma ses feux parmi les grands arbres et que les feuilles vinrent joncher la pelouse, elle tomba épuisée et ne devait pas se relever.

Loup, Guiral et Guilhem très attachés à Raymond IV l'avaient suivi dans de nouvelles entreprises en Asie, après la conquête de Jérusalem, entreprises auxquelles il se livrait pour son compte personnel. Les vaincus se retiraient lentement et à regret. Raymond les poursuivit jusque sur leurs propres terres où il se tailla la principauté de Mont Pélerin. Il y résiderait désormais en compagnie de son épouse qui l'avait suivi pendant toute la Croisade et ses vaillantes troupes pouvaient songer à prendre un repos bien gagné.

L'an 1111 était arrivé. Les trois chevaliers, chargés de présents et couverts de gloire prirent le chemin du retour, pressés de revoir Irène et d'entendre sa décision. Mais les hasards de la route les avaient séparés depuis le rivage asiatique et ils ne devaient se rencontrer qu'en présence d'un spectacle combien tragique. Lorsque chacun arriva sur le plateau et découvrit les horizons familiers, son cœur battit plus fort. Guidés par un même sentiment, ils lancèrent leurs coursiers au galop dans les trois « drailles » qui conduisent à Rogues.

Presque au terme de leur voyage ils entendirent sonner les glas et parvenus au croisement des chemins ils aperçurent l'enterrement au moment où ils se jetaient dans les bras les uns des autres, heureux d'arriver ensemble au castel. Le prêtre marchait en tête et quand il reconnut les fiers croisés dont il avait béni les emblèmes dix-sept ans plus tôt, une expression douloureuse se peignit sur son visage. Dans le cercueil tout garni de blanc Irène reposait conduite à sa dernière demeure par tout son village, Loup, Guiral et Guilhem lui firent escorte. Après l'avoir pieusement ensevelie ils gagnèrent Esparon en proie à un muet désespoir.

Le bruit de leur prochaine arrivée étant parvenu au castel ils trouvèrent à l'entrée du chemin tous leurs vassaux heureux

de les revoir sains et saufs. Ils furent l'objet d'un accueil attendrissant. Loup répondit à ces manifestations de sympathie par ces quelques mots.

« Je vois, mes amis, la joie que vous éprouvez à nous retrouver après une si longue absence. Que ce soir chacun vienne au castel. Je veux donner un grand festin pour marquer notre retour. »

Du plus humble vassal jusqu'à l'intendant tous furent réunis autour de vastes tables dans la plus parfaite égalité. Le repas très animé touchait à sa fin lorsqu'à nouveau la voix de Loup se fit entendre.

« Pour la dernière fois, fidèles serviteurs, je m'adresse à vous. Ecoutez nos dernières volontés car c'est également au nom de mes frères que je vous parle.

« Vous saviez quelle raison nous avait incités à combattre les Musulmans. Vous avez sûrement appris nos exploits. Hélas, nous revenions joyeux, déposer aux pieds d'Irène de Rogues l'hommage de nos combats et nous avons trouvé une morte déjà au cercueil. Désormais, comme nous l'avons juré sur la tombe d'Irène, nous allons vivre loin du monde où une si profonde douleur devait nous affliger.

« Vous notre fidèle intendant, conserverez le château d'Esparon et distribuerez équitablement nos richesses. Sachez que la vertu est toujours récompensée. Usez des biens de cette terre comme les seigneurs, nos ancêtres, suivez leur noble exemple.

« Au prieur de Nant vous remettrez les reliques apportées de la Terre Sainte et destinées aux religieux de Saint-Benoît afin qu'ils veuillent bien prier pour nous.

« Adieu mes amis. Vivez de façon édifiante et nous nous retrouverons pour l'éternité ».

Les yeux s'emplirent de larmes et nul ne put remercier les chevaliers.

Lorsque le silence régna sur l'antique castel, les trois frères pénétrèrent dans la chambre de leur mère. Silencieusement Loup ouvrit une grande armoire où étaient accumulés de nom-

breux costumes. Il choisit trois robes de bure, des capuces, des bourdons, des sacs de toile, des croix, des ceintures de corde et de gros livres de prières, tous accessoires des pèlerins.

Ils se rendirent ensuite à la chapelle où ils attendirent la venue du jour en priant. Dès que l'aube s'éleva blanchissante, la cloche du castel appela les serviteurs auprès de leurs maîtres. L'adoration terminée Loup sortit escorté de ses frères et de ses gens. Au bas de la côte il donna une dernière bénédiction à la foule prosternée et ils s'en furent vers Alzon. Au confluent des deux ruisseaux de l'Arre il fallut se séparer. Alors Loup dit à ses frères :

« Si vous le voulez tous deux, chaque année au jour anniversaire de notre abandon du monde, nous allumerons les uns et les autres, la nuit une fois tombée, un grand feu ». Le signe de ralliement fut adopté et, après le baiser de paix, ils prirent le chemin de leur solitude.

Parvenus à Blandas, Loup et Guilhem sollicitèrent humblement le pain de la charité et continuèrent leur route. Le soir ils dormirent au bord du chemin. Le lendemain avant le crépuscule, Loup avait atteint le pic de Mont-Ferrand. Une fois au sommet ses regards embrassèrent l'immense horizon qui, de Montpellier s'étend jusqu'à la mer. Tourné vers les Cévennes il ne put retenir un frémissement à la vue des arides collines où son cœur était attaché. Ayant découvert un abri sous roche, ancien séjour d'un autre ermite, il s'y installa et chaque jour il descendit à la porte du château de Montferrand demander l'aumône.

Guilhem prit à Madières, un des nombreux sentiers de la Séranne et gagna cette région tourmentée et désertique où la nature s'est complue à accumuler les formes étranges. Pierre à pierre il se construisit au flanc escarpé de la montagne, une pauvre cabane où les quelques habitants du voisinage lui apportèrent de quoi subvenir à sa frugale existence.

Quant à Guiral il s'achemina vers le sud de l'Espérou où se trouve le pic de Roquefeuil. Il visita les ruines du château et

rencontra un berger gardant ses « fèdes » qui lui offrit généreusement le contenu de sa « biasse » et demeura près de lui jusqu'au soir. Guiral s'endormit sous un arbre en songeant à ses frères. Le lendemain il fut réveillé de bonne heure par le son des clochettes, les aboiements des chiens et le murmure de plusieurs voix. Il ouvrit les yeux et vit trois bergers occupés à transporter des pierres du castel. A sa question ils lui répondirent que la semaine ne s'écoulerait point sans qu'il fut en possession d'une confortable cabane. Dès lors tous les ans, de nombreux bergers se réunirent près de celui qu'ils nommaient leur protecteur.

Plus de onze mois s'étaient écoulés depuis les débuts des trois frères dans la vie érémitique. Chacun d'eux fidèle à sa promesse entassait des fagots sur la hauteur à l'approche de l'anniversaire. Trois jours avant ils se consacrèrent à la prière. Le premier ils se rappelèrent leur retour en France, le second ils virent Irène dormant son dernier sommeil, le troisième ils se souvinrent de leur départ vers la solitude.

La journée fut splendide et le soir sans nuage. La lune monta sereine au ciel pur. Alors des sommets s'élevèrent les hautes flammes claires des feux allumés par les ermites. La nuit s'écoula peu à peu et le soleil monta dans le firmament sans que les brasiers se soient consumés.

Guilhem alluma encore une fois le feu du souvenir mais, quand vint l'automne, tout comme Irène, il sentit ses forces décliner et bientôt rendit le dernier soupir. L'année suivante ses frères ne voyant point les flammes éclairer son refuge comprirent que Dieu l'avait rappelé à lui. Pendant cinq années Loup et Guiral témoignèrent de leur présence, puis Loup alla rejoindre Guilhem.

Guiral resta seul, entouré des bergers et des humbles qui venaient fréquemment le visiter. L'âge et surtout la souffrance intérieure l'avaient décharné, immatérialisé si l'on peut dire, ce fut avec une parfaite sérénité qu'il ferma les yeux emportant l'image d'Irène gravée en lui.

COMMENTAIRES

La légende des trois Ermites dans le folk-lore Gardois et Héraultais

Comme nous venons de le voir cette version met en scène les trois chevaliers originaires du Château d'Esparon. GUIRAL, LOUP et GUILHEM, et la châtelaine IRÈNE DE ROGUES.

Que reste-t-il des lieux où la légende fait évoluer ces personnages ? Perché tel un nid d'aigle, Esparon.

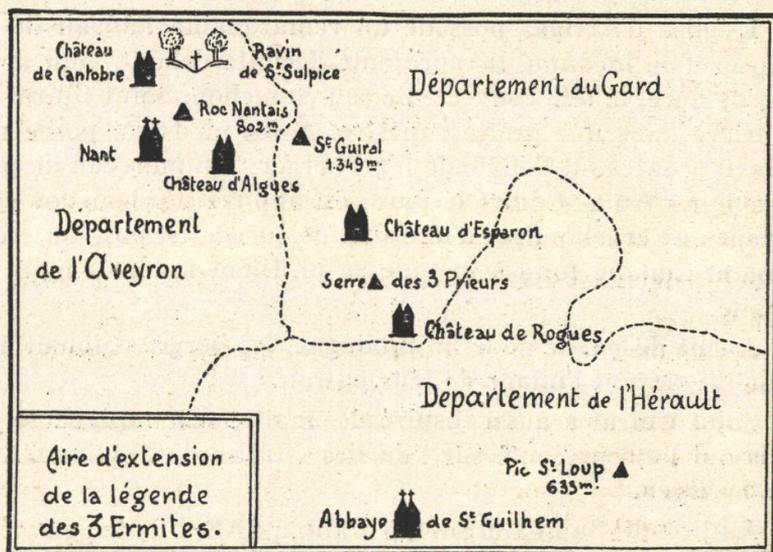
Celui de Rogues dressé sur une butte, entouré d'arbres, à l'orée du village a été bâti sur l'emplacement de la demeure où vécut et mourut la belle et pieuse Irène. En effet, à la suite d'on ne sait quelles vicissitudes, le château féodal élevé au XII^e siècle a disparu, puis a servi de base à une construction moins austère, dépourvue de caractère défensif. Seule la cave située en face n'a pas subi de modifications importantes depuis le XII^e siècle et a résisté victorieusement aux assauts des périodes troublées.

Au retour de Terre Sainte, la rencontre des trois frères eut lieu au croisement des voies romaines c'est-à-dire à l'intersection des chemins qui mènent de nos jours à la lavagne communale.

D'autre part, à gauche de la route conduisant de Blandas à Montdardier, près du sentier qui accède à Navas et à la vallée de l'Arre (à proximité de Bez-Esparon) se trouve une colline dénommée Serre des Trois Prieurs. Du sommet qui dépasse d'une vingtaine de mètres environ la chaîne de collines

située sur la droite, et de ce sommet seul nous voyons le village de Rogues. Peut-être après avoir jeté un ultime regard vers le château désert, les trois chevaliers firent-ils en ce lieu serment de se consacrer à la vie érémitique. Rien dans la tradition orale n'apporte de précision à ce sujet mais l'hypothèse est fort plausible.

Ayant définitivement quitté Esparon ils s'en furent vers leurs solitudes. Guiral choisit le pic de Roquefeuil, Loup gagna celui de Montferrand et Guilhem prit le chemin qui mène vers les rives de l'Hérault à Gellone.



Le pic Saint-Guiral de Roquefeuil s'élève à 1349 m. sur le territoire de la commune d'Alzon.

Il tire son appellation de la présence d'une splendide végétation dévastée par des coupes réitérées puis reconstituée grâce aux services des Eaux et Forêts. D'autre part dans des notes incluses au registre paroissial d'Arrigas, l'abbé BOURRILHON écrivait vers 1870: « le pic pyramidal de Roquefeuil appelé tantôt « Roca folio » tantôt « Rupe folio » dans deux chartes latines est attribué par les ermites en 1719 comme appartenant aux

paroissiens d'Arrigas ». A la base de ce piton granitique un vaste amoncellement est considéré comme le vestige du château de Roquefeuil, berceau de Saint Fulcrand. Près de là une chapelle fut élevée vers l'époque des Croisades puisque dans son histoire du diocèse de Nîmes l'Abbé Gouffon mentionne en 1135 l'existence de « Capella Sancti Géraldi de Rocafolio », et en 1156 de « Capella de Rocafolio ». C'est en ces lieux que se sanctifia Saint Guiral.

Depuis des temps très reculés il est considéré comme le protecteur des troupeaux et des bergers.

L'église d'Arrigas possède un remarquable tableau dû au pinceau d'un inconnu. Il représente l'ermite debout, vêtu de sa robe de bure, la tête couverte de son capuchon. Saint Guiral est en prière dans une grotte rupestre. A ses pieds est posée une corbeille contenant l'offrande d'un berger : un morceau de pain et quelques fruits. Contre la paroi est appuyé son bourdon supportant une cruche. Près d'un fouet de cordes est posé un crâne humain. Comme fond à la toile se profilent les trois lieux de retraite.

Avant de partir pour la montagne, les bergers aiment à se recueillir devant l'image de leur patron.

Saint Guiral a aussi inspiré le maître Champigneule de Paris qui l'a représenté sur l'un des vitraux de l'Eglise d'Arre près le Vigan.

Au lieu dit Saint Guiralet, à 2 km. au Nord de l'agglomération d'Alzon s'élève la croix des bergers érigée en 1671 sur l'emplacement d'une plus ancienne. Elle a été mutilée par des réparations mal comprises. Les bas-reliefs sont endommagés et seule la croix dûe à un sculpteur primitif qui la tailla dans un bloc de grès conserve sa simplicité imposante. Chaque année les pâtres y implorent la protection de Saint Guiral auquel ils offrent un bouquet de fleurs champêtres cueillies parfois dans les plaines du bas Languedoc. Au retour, ils s'arrêtent à nouveau, remercient pour leurs vœux exaucés en déposant une autre bouquet apporté des hauteurs.

Un pèlerinage, actuellement encore très suivi, a lieu le lundi de Pentecôte. Il réunit les populations rurales des paroisses voisines y compris celle de Saint-Jean du Bruel (Aveyron). Parvenus à un endroit traditionnel, les premiers arrivés attendent les retardataires, puis tous gravissent lentement la rude pente et des chants s'élèvent. Une fois sous les hêtres le déjeuner réunit les pèlerins et à quatorze heures autour des ruines de la chapelle, l'officiant célèbre les Vêpres. En 1884 la paroisse de Blandas, bannière déployée y figurait parmi beaucoup d'autres. Monsieur CRÉS, maire d'Alzon, nous apprend même dans sa brochure « le Rocher de Roquefeuil » que « Les membres de la confrérie des Pénitents Blancs d'Alzon faisaient l'ascension pieds nus, précédés du doyen de la confrérie portant sur son épaule une lourde croix de bois ». Les habitants d'Arrigas avaient construit un ermitage là où ils se réunissaient le lundi de Pentecôte. Il est aujourd'hui en ruines.

SAINT-LOUP

A 633 m. d'altitude le pic Saint Loup dresse sa fine silhouette au milieu d'un âpre paysage calcaire, presque délaissé de l'homme puisque la commune de Cazevielle, en dépit d'une assez vaste superficie, est la plus petite de France par son infime population.

Il reste encore à quelques mètres sous le sommet du pic une chapelle en bon état dédiée au Saint et qui abrite une citerne fort appréciée.

Le pèlerinage annuel a lieu le 19 mars. Les pèlerins viennent de toutes les paroisses environnantes et même de Montpellier. Le rendez-vous a lieu à la Crouzette, col situé à trente minutes de la cime. Le curé de Saint-Martin de Londres (qui est le desservant de Cazevielle) donne le signal du départ lorsque la plupart des fidèles sont rassemblés. Le chemin de croix commence alors, chemin de croix dont les stations ont été érigées sur les bords d'un sentier étroit, escarpé, tout à peine muletier.

Vers 11 heures 30 la grand'messe est chantée sur un autel de pierre devant la chapelle. L'assistance se groupe à l'entour en amphithéâtre. Après on se rend au pied de la grande croix qui couronne le pic et on prie pour les morts, spécialement pour les morts en mer. Cette croix d'une hauteur de 9 m. 50 sortie des ateliers Andrieux de Montpellier fut transportée en trois tronçons jusqu'à la Crouzette où elle fut prise en charge par 57 volontaires. Elle fut solennellement bénite le 20 mars 1911. Le bénédictin est ensuite chanté d'une manière populaire et les pèlerins se dispersent sous les chênes pour y festoyer. Vers 14 heures ils se regroupent et entonnent un cantique. Les prêtres assemblés bénissent champs et pâtures.

SAINT-GUILHEM

Dans un décor extraordinairement pittoresque, dominée par les ruines du château du géant, la cité de Gellone offre aux touristes ses multiples curiosités.

C'est là que Guilhem se retira. Tout y est encore imprégné de son souvenir et sa présence auréolée de maintes légendes s'atteste à chaque pas.

Dans l'église à droite de l'abside principale se trouve l'autel de la Sainte-Croix. Au-dessus, dans un tabernacle protégé par une grille munie de trois serrures repose la relique de la Sainte-Croix ramenée par Guilhem. Du cloître qu'il bâtit il ne reste que des ruines. Les plus belles pièces véritable chef-d'œuvre de la sculpture languedocienne du moyen âge sont devenues, hélas, la propriété du Metropolitan Museum of Art de New-York. Les pierres du cloître ont même été employées à la construction de maisons et les statues sont devenues des marches d'escalier...

La légende des trois Ermites dans le folk-lore Aveyronnais

Des personnages précédents un est conservé dans la version du Rouergue : c'est Guiral. Ce fait tient à la position géographique des lieux. Si du pic de Roquefeuil on peut admirer d'une part Gellone et le pic Montferrand, on peut contempler d'autre part les cîmes de la région nantaise. Comme les ermitages devaient être visibles de chacun des trois points Montferrand et Gellone font place au roc nantais et à la montagne du Trévezel. Nous sommes alors en présence de Guiral, Alban et Sulpice, fils du châtelain de Roquefeuil à Algues, localité située à mi-chemin entre Saint-Jean de Bruel et Nant. A 749 m. d'altitude, un castel ruiné dresse encore vers le ciel ses murailles démantelées.

La châtelaine est Berthe de Cantobre, autre village de la même région.

Au retour de Terre Sainte les trois frères font une retraite chez les Bénédictins, retraite à l'issue de laquelle le prier désignera le futur époux. Lorsqu'elle prend fin, d'un commun accord, les chevaliers décident de renoncer au monde et partent vers la montagne.

ALBAN

Il se retire au sommet d'une colline en forme de pain de sucre que l'on voit très bien en allant de Nant à La Liquisse.

Un petit oratoire élevé à sa mémoire existe encore. En 1874 une chapelle plus grande fut bâtie à côté, afin de contenir les nombreux fidèles qui, en pèlerinage, viennent le lundi de Pâques, demander à Saint Alban la guérison des maux d'yeux. Une fontaine à l'eau bienfaisante pour ces affections, jaillit en cet endroit. La dévotion a cessé en 1925, après qu'un ouragan eut emporté entièrement le toit de la chapelle.

SULPICE

Le hameau de Saint-Sulpice se trouve à 4 km. de Cantobre, non au sommet de la montagne, mais dans un ravin touffu. Là aussi existe une chapelle élevée en l'honneur de l'ermite sanctifié. Lorsque la sécheresse ravage la région, les paysans s'y rendent et invoquent Saint Sulpice afin d'obtenir la pluie.

L'église abbatiale de Nant renferme un coffre de bois vermoulu en forme d'arche et contenant des ossements, avec l'inscription « Reliques de Saint Sulpice ». La tradition les reconnaît authentiques. Au cours du XIX^e siècle, le coffre était porté, lors du pèlerinage, par les Pénitents blancs jusqu'à la chapelle de Saint Sulpice.

Une tradition vivifiée de la Légende

des trois Ermites :

LE FEU DE SAINT-JEAN

Les populations rurales de nos régions suivent fidèlement la tradition du feu de Saint Jean, en souvenir des feux allumés chaque année par les ermites, continuant, sans le savoir l'antique culte solaire.

Dans chaque « borrie », dès le matin on réunit un énorme tas de brindilles, de buissons, de branchages. Au cœur des villages où les maisons sont très rapprochées et le bois moins abondant on se réunit à plusieurs pour allumer un feu.

Lorsque la nuit tombe, la torche enflamme le brasier éphé-

mère. Pendant quelques minutes des gerbes d'étincelles jaillissent haut dans le ciel tandis que les voisins font cercle. La combustion se prolonge de moins en moins vive. Avant qu'elle ne se ralentisse trop, jeunes gens et jeunes filles sautent lestement, trois fois de suite car cela porte bonheur, puis se livrent à la farandole. Les enfants attendent impatiemment que le feu baisse, leurs petites jambes ne pouvant franchir la haute barrière flamboyante. Lorsqu'il est consumé les spectateurs se hâtent d'aller vers un autre et ainsi, tous, selon leur âge, contemplent ou sautent tous les feux de l'agglomération.

Le lendemain quelques tas de cendres indiquent seuls que l'on a sacrifié au rite combien de fois centenaire.

Par cette nuit, le plus souvent calme et déjà tiède, en contemplant dans un profond silence ces clartés qui s'allument partout à l'horizon, on sent la puissance que conservent les traditions particulièrement dans l'âme caussenarde.

Les vieilles femmes recueillent encore de nos jours un brandon qu'elles considèrent comme doué de vertus diverses.

A Navas, hameau de la commune de Montdardier, elles estiment que le brandon jeté dans les jardins, en éloignera couleuvres et vipères pendant une année.

A Rogues et Blandas il est sensé écarter les chenilles des arbres et en même temps protéger la maison contre les dangers de la foudre. Pour cela on le dépose sur le rebord de la fenêtre de la cuisine jusqu'à la Saint Jean suivante.



La légende des trois Ermites face à la réalité des faits

La légende plaît à l'âme populaire dont elle reflète les sentiments et les aspirations cachées, elle convient aussi à sa crédulité.

L'épopée des Croisades, la bravoure des chevaliers, leur générosité, leur attachement à la foi chrétienne, servent de thème au récit des trois ermites. Celui-ci donne une idée exacte du tempérament des montagnards qui aiment à le raconter. Combien cette épopée de Saint Guilhem est-elle éloignée des aventures fantastiques et non exemptes d'astuce et même de gauloiserie que nous offrent la chanson de geste de ce même Guillaume au « Courb nez », chanson de geste venue des plaines ?

Nous pouvons nous demander quelle part de réalité entre dans les « trois Ermites ». Il est assez malaisé d'arriver à percevoir la limite entre le vrai et le merveilleux car les documents font défaut la plupart du temps.

Des ermites ? Il y en a eu à toutes les époques. En plein XIX^e siècle l'un d'eux construit une cabane avec les pierres de l'ermitage de Saint Guiral. Le caveau de Notre-Dame de Lieu Plaisant à Saint-Guilhem renferme les corps d'un certain nombre d'ermites dont deux se distinguèrent particulièrement en désinfectant la ville d'Aniane lors de l'épidémie de la peste de 1628 à 1631. Mais des ermites aux saints la distance est grande. La tradition cependant n'hésite point à la franchir au moins pour Guiral que Monsieur l'abbé MARTIN n'a pas trouvé

inscrit au martyrologe romain. Guiral a donc été canonisé non par l'Eglise mais par la tradition populaire. Etait-il Seigneur d'Esparon ? Quels liens l'unissaient à Saint Guilhem ? A-t-il même existé ?

Monsieur l'abbé MAUBON a bien voulu relever au cartulaire de Gellone quelques indications relatives aux rapports d'Esparon avec l'abbaye bénédictine de Saint Guilhem. Les voici :

1° Raymond de Roquefeuil donne au monastère une « bastide » appelée *Speronis* (1080-1090).

2° Aldebert Evêque de Nîmes donne en 1141 l'Eglise de Bers, de Mairoz, de *Sperone*.

3° En 1126 « Guillelmus, filius Richeldis de Castro Esparon » donne en présence de son frère Raimond moine, le quart des revenus de diverses propriétés.

4° Laugerius, Evêque de Viviers, donne l'Eglise « Sancti Ylarii *d'Esperone* en 1213.

5° Guillelmus de Sparo est camérier de Saint-Guilhem le 3 janvier 1232.

Par déformations successives il est possible que partant de ces faits historiques on soit arrivé à la légende des Ermites.

Pour Guilhem la preuve de l'antagonisme avec le réel est aisée : Guilhem, en effet, est le petit-fils de Charles Martel, le cousin de Charlemagne et le premier prince de la maison d'Orange. Il vit à la cour impériale où il est célèbre par ses exploits guerriers, lorsque subissant intensément l'influence de Saint Benoit d'Aniane il décide de se retirer dans la solitude. En 804 il fonde à Gellone, l'abbaye bénédictine de Saint-Sauveur de Gellone. Des somptueux présents offerts par Charlemagne il n'en accepte qu'un seul. C'est un fragment de la Vraie Croix remise lors du sacre, à l'Empereur par le prêtre Zacharie agissant au nom du patriarche de Jérusalem qui joignait à cette relique les clés du Saint-Sépulcre. Guilhem meurt en odeur de sainteté en 812, soit près de trois siècles avant le temps des Croisades et des exploits du légendaire Guilhem. Une belle image sortie des ateliers Levet de Saint-Guilhem, reflète la réalité. Elle

représente le Saint debout, tenant de la main gauche la maquette de l'abbaye, de la droite la relique de la Vraie Croix. En bas les pièces de l'armure guerrière et les armoiries : la crose et l'étoile. A l'arrière-plan le site de Saint-Guilhem. Les mêmes divergences se révèlent pour les autres Saints. Saint Loup est désigné par l'Eglise comme natif de Toul. Il mourut évêque de Troyes en 479. Saint Alban premier martyr de l'Angleterre décéda vers 303. Quant à Saint Sulpice, évêque de Bourges, il mourut en 591.

CONCLUSION

Cévenols et Caussenards d'âge avancé, refermant cette brochure, hocheront mélancoliquement la tête, se ressouvenant des veillées, des conteurs, de leur enfance laborieuse éclairée de menus plaisirs et de joies simples. La jeune génération élevée au rythme d'une existence trépidante, anxieuse, tourmentée, sourira. C'est à elle, cependant, que ces pages sont dédiées : au sein de l'agitation — si souvent stérile et vaine — il importe que le rêve et l'évasion conservent droit de cité.

« Irène de Rogues », comme ses innombrables sœurs appartient au patrimoine national et, à ce titre, mérite de ne pas sombrer dans l'oubli.



BIBLIOGRAPHIE

- Au pays d'Alzon : Le Rocher de Roquefeuil L. CRÈS
Guide de Saint-Guilhem — L'ESCOUTAÏRE
Notes de Monsieur l'Abbé BOURRILHON
registres paroissiaux d'Arrigas.
Cartulaire de Gellone.
La légende des Trois Ermites Abbé BUISSON
-

Imprimerie Ed. DUPAS, St-Hippolyte-du-Fort

4-1951 Dépôt légal 2 T. 3

Imprimerie Ed. DUPAS, St-Hippolyte-du-Fort
